

**Woodstock — 3 Days of Peace and Music**  
**Mais où diable sont passés nos idéaux?**  
**Woodstock, États-Unis 1970, 184 minutes (director's cut : 228 minutes)**

Olivier Bourque

Numéro 261, juillet–août 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58882ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bourque, O. (2009). Compte rendu de [Woodstock — 3 Days of Peace and Music : mais où diable sont passés nos idéaux? / *Woodstock*, États-Unis 1970, 184 minutes (director's cut : 228 minutes)]. *Séquences*, (261), 39–39.

## Woodstock — 3 Days of Peace and Music Mais où diable sont passés nos idéaux ?

Bien sûr, il y a eu le Monterey Pop Festival juste avant. Et l'Isle of Wight Festival juste après. Mais aucun de ces grands rassemblements n'aura l'écho, ni la signification du Festival de Woodstock de 1969. Quarante ans après, Séquences revient sur le documentaire tiré du happening, flamboyant et inoubliable.

OLIVIER BOURQUE

Premier sentiment : l'émerveillement. Jamais les yeux assez grands pour tout voir, tout assimilé du spectacle qui se joue devant nos yeux. Pour un jeune adulte né durant l'époque disco, qui a vécu sa jeunesse durant la guerre des étoiles disputée entre Reagan et Gorbatchev, c'est l'impensable. Tous ces chevelus, toute cette explosion musicale, cette liberté farouche, la drogue et les grands idéaux. C'est malheureusement là que se pointe le deuxième sentiment : la jalousie. Celle de ne pas avoir été là, celle de savoir que nos parents auraient pu y être. Celle qui monte en nous lorsqu'on constate le vide intersidéral des discours de nos politiques, de la pauvreté de la création artistique de nos années... de nos années à nous. C'est triste, jamais on n'en fera un film.

Bien sûr, il ne faut pas le dire trop fort. Car ils sont trop fiers, les *Boomers*, d'avoir vécu tout ça. Ils sont tout pleins de joie de se rappeler ce qu'ils faisaient lorsqu'Armstrong a aluni, lorsque Pierre Laporte a été assassiné et bien sûr ce qu'ils avaient foutu durant ces quatre jours du mois d'août de 1969, alors qu'environ 450 000 jeunes adultes allaient vivre l'expérience d'une vie lors du Festival de Woodstock. Heureusement pour nous — enfants des échecs référendaires —, il y avait sur le terrain une petite équipe dirigée par le réalisateur Michael Radleigh assisté par un certain Martin Scorsese. Cette équipe va finalement abattre un travail de fou et filmer le plus grand happening musical en adoptant tous les points de vue. Quarante ans après Woodstock, le travail force l'admiration alors que leur documentaire n'a rien perdu de sa force évocatrice. C'est (presque) comme y être.

Car ils ont tout filmé. La préparation de l'événement, l'arrivée des festivaliers, la dévastation, les hippies nageant dans les lacs, les fleurs partout, les orages, les « jams » émanant de la boue, les enfants nus partout. Radleigh voulait tellement tout voir (et tout montré) que bien souvent il n'a pas su choisir. Le film est donc parsemé de *split screen* spectaculaires, des images à gauche et à droite qui sont bien souvent complémentaires. Le son passe d'une case à l'autre au fil d'une rythmique parfaitement adaptée à l'œuvre. Même lors des fréquents — et enivrants — passages musicaux, le réalisateur propose une multiplicité de points de vue grâce à de nombreuses caméras.

Ces intermèdes musicaux rattachent donc tous ces moments croqués ici et là. La liste est particulièrement alléchante, véritable mosaïque de la quintessence de l'époque folk et



Une rythmique parfaitement adaptée à l'œuvre

psychédélique anglo-saxonne. Les moments forts ne manquent pas : on passe donc allégrement des riffs latinos de Carlos Santana aux appels à la paix scandés et chantés par Country Joe McDonald. On n'a jamais oublié le terrible blues de Janis, les ballades douces amères de John Sebastian à la « Younger Generation » ou Grace Slick de Jefferson Airplane dont l'hallucinant regard accompagne l'aube se levant sur Woodstock. Quand c'est *vintage* comme cela, on se tait et on écoute l'Histoire.

Tout aussi pertinent — et intéressant —, le docu est une véritable plongée dans la société amérloque des années 60. Trottant dans les environs, l'équipe de tournage est allée grappiller l'humeur du moment. Les voisins sont en rogne car les champs sont dévastés, un homme est choqué des mœurs légères des hippies, un chef de police affirme que les jeunes festivaliers sont au contraire de « bons citoyens ». Un autre homme se fait philosophe : « S'ils sont tous heureux sur la marijuana, peut-être devrions-nous aussi tous en fumer », lance-t-il.

Sur le terrain, les jeunes filent effectivement un parfait bonheur malgré les désagréments : toilettes impraticables, manque de nourriture... Certains s'inquiètent pour leurs parents. Au loin, l'annonceur maison avertit un homme que sa femme vient d'accoucher. Une agente d'information qui n'a pas dormi depuis 32 heures raconte des anecdotes, elle n'a pas revu sa sœur depuis le concert de Richie Havens de vendredi...

Le tout se termine sur les hallucinants accords de Jimi Hendrix. Tout le monde remballé, on s'affaire à ramasser l'immense dépotoir. Chacun s'en retourne à sa petite vie. La guerre du Vietnam va se terminer en 1976 dans la disgrâce. Mais de toute façon, les Américains ont gagné... La suite de l'histoire, vous la connaissez. 📍

■ États-Unis 1970, 184 minutes (*director's cut* : 228 minutes) — Réal. : Michael Wadleigh — Avec : Richie Havens, Joan Baez, The Who, Sha-Na-Na, Joe Cocker, Country Joe and the Fish, Arlo Guthrie, Crosby Stills & Nash, Ten Years After, John Sebastian, Santana, Sly and the Family Stone, Jimi Hendrix, Jefferson Airplane — Dist. : Warner.